

**« Ce que tu as hérité de tes pères,
tu dois le conquérir si tu veux le posséder »**

Marie-Jeanne Segers

L'année qui vient de s'écouler à l'Association freudienne de Belgique donne matière à réflexion pour la suite. La citation de Freud en est le résumé ; elle peut-être déployée dans tous les sens que l'on donne à ce qui, pour nous, tient lieu de *transmission*. Déjà dans la démarche que je fais en citant ce qui est déjà une citation puisque Freud cite Goethe. Citation qui est devenue d'ailleurs dans l'intervalle traduction française que de surcroît je cite de mémoire ; car il s'agit aussi, c'est là que je l'ai entendue pour la première fois, du titre d'une conférence et d'un livre écrit par Marie Moscovici, conférence à St Louis à laquelle a fait suite tout un débat entre la conférencière et J. Schotte sur l'usage des termes de la traduction, l'un faisant référence au *yiddish* et l'autre au *flamand* comme arguments d'autorité par la traduction, ce qui n'était d'ailleurs pas sans intérêt comme on le verra par la suite. Si l'on ne se souvient plus du contenu du bouquin, ni de ce que racontait la conférence, cette phrase ahurissante demeure à l'esprit avec l'insistance lancinante et la clarté limpide des aphorismes quand ils débordent d'esprit. Oui, mais pour dire quoi ? Un sens qui est probablement à conquérir...

Dans son contenu, la citation appliquée à la psychanalyse indique que la transmission de la psychanalyse n'est pas automatique, spontanée, naturelle. Le terme central est « conquérir » ; il possède une connotation d'effort et de

domination méritée au terme d'un certain labeur, parfois domination par les armes... ; « conquérir » suppose d'ailleurs de surmonter une résistance. Il y a l'idée de la conquête d'autres peuples ; les sens figurés ne manquent pas comme « conquérir le ciel, conquérir son rang, conquérir l'estime, ou le coeur de quelqu'un ». Il y a aussi être conquis, gagné, obtenu, car la dimension désirante de la conquête n'est pas en reste. Dans le cas de la psychanalyse, il s'agit de conquérir le continent psychique contre le refoulement qui, comme la mer, vient effacer les traces laissées sur la plage par les châteaux ou les tranchées (selon le sexe) laissés par les passants ; ce continent est celui du psychanalyste lui-même.

La transmission de la psychanalyse demande de travailler dans une confrontation avec l'Autre, interne et externe, d'une manière qui est parfois laborieuse. Ce travail n'est soutenu que par un désir, celui qui a mené chacun de nous à la découverte de la psychanalyse et par la suite au soutien de ce désir, ce qui nous réunit aujourd'hui ici quel que soit notre champ propre.

A propos de ces champs propres précisément, il faut dire toutes les difficultés que nous avons rencontrées à l'Association ! Pourquoi ? Parce que des savoirs *singuliers* - sus et insus, si l'on peut dire cela d'un savoir, mais dans le cas de la psychanalyse on peut le dire - s'organisent *collectivement*. Ils vont donc à la rencontre de l'autre avec ce que cela peut avoir d'inconfortable : l'autre qui n'est pas mon double, il faut se le farcir... c'est tout de même une brèche dans le narcissisme. Et pourtant, on entre dans le symbolique par l'Autre ce qui revient à dire qu'il n'y a pas d'auto-fondation.

Comme si cela ne suffisait pas, à cela s'ajoute le fait évident mais tout de même embarrassant que l'Association freudienne de Belgique, membre de l'Association lacanienne Internationale, est une Institution. Or, une institution c'est tout un programme. Il faut réfléchir à ce qu'est une institution pour être consterné par le constat de ce que cela représente pour des psychanalystes. Par exemple, une institution est toujours *dogmatique*, ce qui est mal perçu, à tort. De toutes façons, dogmatique, le discours de la psychanalyse doit à la fois l'être et ne pas l'être. Ceci est un paradoxe pragmatique. Une institution est toujours *délirante* disait P. Legendre en 1978 en présence de Lacan dans un exposé qui a suscité les plus vifs applaudissements de l'assemblée. Dans *L'amour du censeur*, il désigne par là le fait que l'institution exige la croyance en un objet qu'on n'a jamais vu, l'inconscient par exemple, qui existe ou qui n'existe pas, le fait qu'on ne ferait qu'un. Il suffit de voir les textes des psychanalystes pour se rendre compte que l'institution est délirante. Notez que j'ai le plus grand respect pour le délire et aussi que « délire » n'est pas

« psychose »..., et que de toutes façons j'ai le plus grand respect pour la psychose, mais qu'il n'en demeure pas moins que l'institution est toujours du côté droit du discours. Qu'est-ce que le délire ? Qu'est-ce qui est dans le vrai et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Qu'est-ce que la psychose ? Toutes ces questions demeurent cruellement actuelles.

Il y a là les difficultés propres à toute institution, mais l'institution des psychanalystes possède l'apanage d'une difficulté supplémentaire et non des moindres puisqu'il se trouve que psychanalyse et institution sont tout bonnement antinomiques. *Antinomique* est un mot qui convient très bien car l'antinomie est le fait de définir quelque chose par une contradiction irréductible composée de deux éléments qui sont à la fois vrais et démontrables simultanément, quoique incompatibles. Le discours de la psychanalyse, son savoir, s'exprime d'une manière péremptoire et consciente (l'anglais dit plus justement *self-conscious*) à propos de la chose freudienne appelée inconscient. Dans le cas de la psychanalyse, l'inconscient (avec la division subjective qui exile de la réalité et l'axiome spéculaire qui fait que « l'homme ne voit que son reflet ») est allergique à l'institution. Or, l'institution est nécessaire et l'inconscient doit continuer à être audible pour ses membres. On est mal barrés...

Nous sommes donc réunis dans une institution, l'Association freudienne de Belgique, autour d'un objet, la psychanalyse, qui est précisément rebelle à toute tentative d'institutionnalisation. Puisque nous naviguons dans le paradoxe, il faut voir les choses comme elles sont, et dire que la moindre des choses dans la situation qui est la nôtre sera d'exclure l'exclusion (...) : pas question d'exclure qui que ce soit mais au contraire de mettre nos travaux respectifs en débat pour avancer, débat d'idées entre personnes de bonne foi, encourager les uns et les autres à échanger leurs reflets. Echanger, témoigner, débattre, se rencontrer, s'entendre parfois, c'est le sens de notre lieu commun et de notre nom commun, L'AFB et, ouf que nous ne disions pas tous la même chose ; tout l'intérêt est dans la diversité et pour ma part, c'est en raison de cette ouverture que j'ai à l'époque souhaité inscrire mon travail à l'Association, après avoir démissionné successivement de l'Ecole belge parce qu'elle était sans bienveillance pour l'oeuvre de Lacan, et de l'Ecole de la Cause qui était quant à elle non sans malveillance pour tous les autres.

La psychose

Notre objet est l'inconscient et ses formations, autrement dit l'étranger en soi. On le voit en pleine action dans la psychose où il peut aller jusqu'à ruiner la conception d'un monde dans les fantasmes de « fin du monde », dont Freud fait l'exposé limpide dans *Pour introduire le narcissisme*. On pourrait dire qu'on le voit aussi, l'étranger, dans la perversion et pourquoi pas dans toute la clinique en général. Seule la psychose, toutefois, radicalise la problématique propre à l'espèce humaine qui consiste à devoir son humanité à la transmission de la vie par la parole ; transmission par la parole, je n'ai pas dit le langage, parce que le langage ne suffit pas par dessus le marché. La possibilité de la folie, c'est précisément ce qui est humain ; c'est toute l'énigme de l'être humain, « l'énigme de ce qui dans l'espèce parlante institue la vie » (Lévi-Strauss). Il n'y a pas d'humanité sans le risque de la folie.

J'exposerai ailleurs quelques vignettes cliniques introduites par l'exposé de Cl. Lévi-Strauss sur l'efficacité symbolique dans *Anthropologie structurale*, les voix de Djamel, le cas Schreber, l'histoire de Louis Althusser, le meurtre de l'amante diabolique. Schreber rend sa cohérence à son monde qui s'écroule par la nomination de Dieu : Schreber, confronté à la question de la paternité par son âge et ses fonctions juridiques, toujours plus ou moins paternelles, tiendrait grâce à la nomination de Dieu comme père. C'est vrai que les religions proposent une nomination paternelle, le maternel y étant assez largement absent. Or, si Freud introduit la question du père, Lacan va la déplacer. Il faut dire que le névrosé possède une religion privée qui n'est donc pas une religion et que la religion, quant à elle, ressemble à une névrose, mais n'en n'est pas une. Nomination, discours de la religion, pouvoir de la parole et du langage... La singularité individuelle doit se nouer au discours collectif pour qu'un sujet trouve son lieu.

Pour Freud, la religion propose une nomination paternelle, mais aussi elle est l'inscription dans la culture humaine de la culpabilité, avec notamment la désignation du pur et de l'impur, mais aussi culpabilité du meurtre, meurtre du chef de la Horde qui une fois mort devient père. La solidarité dans la culpabilité commune débouche sur le père et la violence devient ce que chacun s'interdit à lui-même. Le statut de ce père qui n'est pas réel est (1) celui de l'idéal et (2) le fondement de l'ordre symbolique. Le vrai père, auteur de la loi, est le père mort et la loi se fonde sur la mise à mort de celui qui pourrait vouloir s'identifier à elle.

Lacan, tout comme Freud, possédait une grande érudition ; même s'il s'est éloigné du catholicisme, les pères de l'Eglise sont restés pour lui une

référence constante ; il avait aussi des amis juifs. Il commence sa pratique avec des psychotiques et s'aperçoit que sa question est celle de l'origine, de l'engendrement, donc du père. De Freud à Lacan, le relais est donc « qu'est-ce qu'un père ? ». En ce qui concerne le Complexe d'Oedipe, Lacan passe de la phénoménologie à la structure : il y a l'enfant désirant, l'objet (maternel), et l'instance porteuse de la loi. Pour qu'il y ait un sujet, il faut ces trois pôles désirants. On retrouve la pertinence de l'intervention de Lévi-Strauss : l'obligation d'exogamie et l'interdit sont la condition de possibilité d'une société, car elle crée une algèbre complexe des échanges. Le complexe d'Oedipe est la transmission culturelle elle-même. L'imaginaire du Complexe d'Oedipe n'est pas la même chose qu'une structure marquée par une triangulation : le désir de l'enfant plus celui de ses parents l'un vis-à-vis de l'autre et de leurs propres généalogies qui se croisent par la naissance. Le sujet humain ne s'identifie pas à des personnes, mais aux relations qui s'établissent entre elles. On se soumet à des relations, à des règles... sinon l'enfant serait un clone.

L'ordre symbolique, pour le psychanalyste, c'est ce qui structure les faits de langage. Les faits de langage répondent à des lois. Lacan dispose de la linguistique pour savoir qu'il y a une autonomie du signifiant. C'est un outil très important pour aller plus loin que Freud. C'est là qu'intervient la notion de Dieu et avec elle, celle de l'ordre symbolique. Qu'est-ce qui explique l'efficacité symbolique dans l'histoire de l'accouchement contée par Cl. Lévi-Strauss ? La description métaphorique des organes féminins prend un sens grâce à un récit fantastique et en dehors de toute manipulation réelle. Pourquoi ? Parce qu'il y a homologie de structure entre le symptôme et le récit. Si le corps humain est sensible aux symboles ce n'est pas seulement ; en plus les trois poles sont présents autour d'un champ de gravitation : les croyances du patient, les croyances du sorcier, qui est institué dans cette fonction par un ordre supérieur ; il agit donc « au nom de... ». Il faut la croyance : un champ symbolique n'est pas seulement un champ différentiel abstrait, il faut une croyance, c'est-à-dire un élément pulsionnel. Les parents font naître un être qui reçoit un nom dans un autre ordre (inscription d'état civil). Donner un nom c'est instaurer un système de foi : « Tu fais partie des nôtres » et le sujet, ainsi appelé, peut répondre.

Cet ordre symbolique est inconscient. Pour Lacan, l'ordre symbolique est un lieu transindividuel ; c'est l'espace où les choses peuvent être inscrites : des contenus pulsionnels et dynamiques qui ont besoin de représentations. C'est cette inscription là qui est en cause dans la psychose. Nous passons notre vie

à déchiffrer le sens de notre origine ; nous sommes passionnés de sens : chercher du sens, des rapports entre les choses, où l'être humain est pris dans une chaîne signifiante dans laquelle l'autre le précède.

Dans la psychose, la fonction symbolique paternelle n'est pas en place (ce par quoi l'enfant est séparé de l'identification à ce qui pourrait faire jouir la mère) ; la mère étant elle-même porteuse de la fonction symbolique, elle décompte et désolidarise spontanément l'attachement de l'enfant à elle-même. Qu'est-ce qui appelle quelqu'un à exister ? C'est qu'il y a quelque part une instance qui aime en premier lieu et qui appelle à exister : combler les parents, prendre part, s'inscrire dans un ordre, mais d'une manière limitée : être suffisamment soi-même pour exister. La fonction symbolique institue donc et elle met une limite. Cet amour là est pur don, il est donc au-delà du narcissisme.

Avec la psychose, on entre dans les marges du discours qui sont celles où des modes d'expressions inédits et inouïs peuvent se déployer dans toute leur créativité, dans toute leur invention, mais des marges, il en existe encore bien d'autres.

Les marges du discours

J'essaye de vous rendre sensibles à la marge singulière où s'ébat l'inconscient et ses formations et où se déploie aussi toute forme de créativité, d'invention, à quoi s'ajoute qu'il y va du terrain même de la psychanalyse. La psychose est dans la marge et l'institution est toujours par définition du côté droit. L'espace c'est toujours très important pour un classement quel qu'il soit. A part la psychose, il y a bien d'autres choses.

- 1) Les marges du discours sont la *farce cachée* du langage : l'esprit, référence faite au *Witz* et non pas *Geist*, encore que... J'inclurais dans les marges et d'une manière qui me paraît incontournable le triple domaine du Mot d'esprit, du Comique et de l'Humour, avec leurs protagonistes, leurs techniques de langage, le jeu sur les mots et leurs effets d'*éclat* de rire (quelle peut bien être l'origine du plaisir, se demande Freud ?) dont Freud a si brillamment démontré les rapports privilégiés avec l'Inconscient ; en quoi, il était lacanien avant l'heure. Je m'engage à faire un exposé sur ce thème parce que c'est un champ trop ignoré alors qu'il s'agit de l'une des marges incontournables de nos discours. Le sérieux est suspect de stérilité parce qu'il prétend annuler la marge pulsionnelle qui parcourt le discours de chair et de sang. Je profite de l'occasion pour

saluer l'humour de nos Présidents. Vous entendrez plus d'une fois la pertinence de l'éclat de rire de Christian Dubois !

- 2) Tous les discours ont des marges et ceux qui n'en ont pas étouffent étant totalitaires, donc intolérants. Les discours marginaux eux-mêmes ont une marge et d'abord parce que les discours marginaux se sont institués eux aussi, que l'on parle de Communisme, d'Anarchie, de Terrorisme ou, plus neutre politiquement, de Surréalisme, ces mouvements sont devenus des institutions. Le surréalisme est une institution qui possède sa place dans les encyclopédies et les dictionnaires avec ses héros, ses martyrs et ses prophètes, son histoire, son langage, ses règles et ses conditions de reconnaissance. Le surréalisme est né de la volonté de quelques-uns (suite à la découverte freudienne) de faire sauter les barrières entre littérature, peinture, sculpture et langage et de créer un discours qui ouvrirait à tous les exercices possibles sur la langue, dont les plus fous. Et pourtant ce sont des surréalistes qui ont publié un incroyable volume intitulé *Anthologie des fous littéraires* ; c'est un ouvrage édité par Christian Blavier, du plus grand intérêt si l'on se pose la question de savoir la différence qu'il y a entre l'écriture automatique de la folie et l'écriture automatique surréaliste. Cela mérite qu'on se penche sur la question.

Il y a autrement dit une marge pour les surréalistes également : ce qui pour eux est dans le vrai et ce qui ne l'est pas. L'institution recrée la marge. La schizographie n'est pas le surréalisme et inversement. Le surréalisme a reconstitué la marge qu'il voulait aplanir pour libérer la parole sachant, comme Breton le savait, ce que celle-ci doit à l'inconscient. Le surréalisme a tenté d'instituer le refus de l'institution du discours.

- 3) Dans le langage courant, plus proche des préoccupations des psychanalystes, il y a ce qui se dit dans la surprise ou la méprise ; je fais référence aux effets de l'inconscient où l'on reconnaît l'émergence de l'inconscient et du sujet qui lui est propre ; il y a ce que l'on n'entend pas dans ce que l'on dit et qui justifie de l'adresser à un tiers. Il s'agit là d'un autre visage de la marge.
- 4) Un autre avatar de la marge, c'est le passage par le négatif, négatif qui est le minimum symbolique. L'enfant à la bobine est l'exemple traditionnel qui dans la culture psychanalytique indique la promotion qu'il constitue pour le sujet humain dans l'univers du désir. A défaut anorexie, suicide, refus, rejet, négation, haine, toutes les variantes peut-être incontournables de l'opposition à trop de « bonté » par lesquelles tant par l'*acting out* que par le passage à l'acte, l'enfant humain peut dire son refus du monde de

la vie. Comme l'indique le titre du très récent livre de Christiane Olivier *Enfants-rois. Plus jamais ça !*

- 5) Dans le discours traditionnel que nous sommes appelés à tenir dans une institution, ici qu'elle soit de psychanalystes ou non importe peu, la marge réside dans les emblèmes, l'esthétique et le style mais aussi la rhétorique : *L'âne portant des reliques* est le titre-mot d'esprit donné par Antoine Garapon à un de ses ouvrages donnant la définition du juriste, décrivant la mise en scène juridique avec son parquet, sa barre, ses tenues extravagantes et furieusement actuelles et la solennité rigoureusement réglée de ses interventions avec la distinction des porte-parole qu'ils soient de la défense, de l'accusation ou de la sentence et du jugement. On peut y voir tout membre d'une institution dans l'exercice de ses fonctions, car toute institution possède des symboles, des discours officiels et des moments solennels. Les emblèmes font partie du langage, au même titre que les images et le silence.
- 6) En plus il y a, et ce n'est pas le moindre effet du langage, ce que vise le discours dans sa construction générale, sa mise en scène, son côté dramatique : (1) travail de remémoration et de *répétition* de ce qui est déjà connu, c'est-à-dire travail de la mémoire ou (2) ouverture à l'*énigme*, toujours dé-couverte, par un discours quel qu'il soit, même par le discours juridique dont l'ambition désespérée, mais aussi la fortune, consiste à tenter de verrouiller l'ouverture du langage à l'*énigme* et à l'équivoque. Bienvenue à eux parmi tous ceux qui se sont atelés à une mission impossible... et qui en vivent.

Que l'on choisisse de se référer à l'improbable taxinomie issue d'une encyclopédie chinoise par laquelle J-L. Borgès inspire à M. Foucault l'introduction de *Les mots et les choses* ou, dans le même registre où il s'agit de déconcerter la pensée pour la penser, référence peut être faite à Lichtenberg qui, en 1750, énonçait l'essentiel de ce qui allait devenir la théorie du rêve chez Freud, dans des aphorismes tellement pleins d'esprit qu'ils furent cités non seulement par Freud comme on vient de le dire, mais également par Lacan : écrits fabuleux sur tout ce qui concerne l'affinité de l'esprit et de l'inconscient.

« L'expression doit être plus claire que la pensée ». Cet aphorisme surréaliste de Louis Scutenaire qui peut venir ici bien à propos indiquer la mouvance des représentations dans le langage. D'accord, on parle et le vrai est toujours neuf ; on peut même ajouter pour corser que le « vrai ment » ; le jeu sur les mots, le jeu de mot tout bête, même d'un certain côté tout faux dit

cependant vrai, ou plus exactement est « dans le vrai ». Du même surréaliste ce constat sur les discours institués « L'étouffoir que sont tous les savoirs, tous les pouvoirs, tous les vœux »... C'est à cela que s'oppose la prise en compte des marges du discours.

Si vous me suivez, vous aurez constaté qu'on tourne en rond et c'est justement de cela qu'il s'agit dans l'antinomie dont j'ai parlé : ce que l'on dit émerge sur le fond de ce qui ne se dit pas ; refoulement dans la névrose, forclusion dans la psychose, censure dans tous les Discours autorisés. Le cadre, cette face cachée du discours possède toujours un envers auquel la psychanalyse est la première à avoir eu l'idée de donner un lieu. Un cadre pour l'impensable, le négatif, le refoulé, le forclus, etc. Dans ce cas, ce terrain doit nous être au moins extrêmement familier ; c'est la moindre des choses si l'on s'engage dans une branche d'être au fait, si pas comme un poisson dans l'eau, sur le terrain qui est le sien (la métaphore peut être risquée en période d'inondations...). Cette part sauvage et secrète de l'homme, la marge des marges est ce à quoi l'analyste donne la parole pour lui rendre un lieu qui a à diverses reprises été si bien décrit par Serge Leclaire.

Le discours institué de la psychanalyse

Passant son temps dans les marges du discours où il entend entre les lignes, le psychanalyste doit cependant formaliser, théoriser, écrire, témoigner, transmettre ses réflexions sur la psychanalyse ; que celles-ci soient inspirées par les écrits d'illustres prédécesseurs ou par son analyse personnelle ou encore par le travail psychanalytique dans la cure-type ou d'inspiration analytique quant il s'agit des champs connexes. Ces formalisations font tiers dans la clinique ; mais c'est surtout à la condition qu'elles soient un jour ou l'autre, si elles ambitionnent la moindre reconnaissance ou pour simplement voir le jour dans la trace concrète (orale ou écrite) de la pensée abstraite, confrontées au discours officiel de la psychanalyse, institué dans les règles, avec ses orateurs désignés, ses moments solennels et ses lieux officiels sans lesquels il n'y a pas d'institution.

Il est à ce titre exemplaire que des Journées de réflexion sur la psychanalyse soient régulièrement organisées à l'Université : on sent confusément que cela donne à cette Journée un fond solennel. Il n'empêche que la psychanalyse n'est pas la psychologie, ni la psychiatrie ; ce n'est pas de la thérapie familiale, de la consultation de couple, ni du comportementalisme, ni de la thérapie systémique ; ce n'est pas non plus de la médecine : ce n'est pas de la méde-

ciné! et que cela ne soit pas de la médecine ne veut pas dire que les médecins sont sourds ! Elle ne fait pas de massages, de cri primal, de relaxation, ni aucune forme d'auscultation, pas plus qu'elle ne tire les cartes ou lit dans les lignes de la main parce que la psychanalyse n'est pas non plus une mantique, c'est une sémantique. La psychanalyse n'est pas un soutien thérapeutique... La psychanalyse possède une spécificité sur laquelle il est urgent de travailler ; l'ouverture aux champs connexes n'est pas ouverture à la confusion généralisée. Après l'énorme soulagement que l'on éprouve à dire ce que la psychanalyse n'est pas, une nouvelle année s'ouvre devant nous pour dire et travailler ce qu'elle est.

* * *

En conclusion, je pose la question : échappons-nous à nos propres outils d'analyse ? La réponse est non : affectés par la division langagière et l'axiome spéculaire, nous sommes cependant rassemblés dans une Association par un langage commun, un lieu commun, un nom commun pour nommer et ordonner l'expérience clinique avec Freud et Lacan, notamment. Nous sommes là comme dans toute institution pour manifester qu'il y a de l'ordre, que les échanges se font selon certaines modalités et que les mots possèdent un enchaînement et une valeur représentative, que ces modalités ont été reconnues, posées, nouées dans l'espace et dans le temps pour former un socle positif de connaissances.

Nous ne pouvons pas faire l'économie de savoir à partir de quoi connaissances et théories ont été possibles, les expériences se sont réfléchies, les rationalités se sont formées et ceci n'a rien à voir avec l'histoire d'une perfection croissante de la théorie. C'est pourquoi on peut aussi dire que nous sommes rassemblés autour d'un non-lieu, tout en sachant pertinemment que d'une part, la chose psychanalytique ne peut par principe être ordonnée une fois pour toutes, et d'autre part, que l'ordre est en psychanalyse ruiné non seulement du côté de l'objet (l'inconscient) mais doublement du côté du sujet qui énonce la théorie ou la « pensée clinique » (A. Green) parce que le sujet qui les énonce est marqué lui-même par la division dont il parle. Il est dès lors plutôt de bonne augure de ne pas toujours s'entendre, ce qui ne doit pas empêcher de se parler. Et comme rien n'est simple : il ne suffit pas non plus de ne pas s'entendre...